



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

8 | 1995
Varia

Le dernier chapitre d'une longue histoire : la religion grecque dans l'Empire chrétien

Omer Ballériaux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/611>

DOI : 10.4000/kernos.611

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 299-303

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Omer Ballériaux, « Le dernier chapitre d'une longue histoire : la religion grecque dans l'Empire chrétien », *Kernos* [En ligne], 8 | 1995, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/611> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.611>

Revue des Livres

1. Compte rendu critique

Le dernier chapitre d'une longue histoire : la religion grecque dans l'Empire chrétien

Depuis quelques décennies, les travaux se sont multipliés qui nous donnent de l'Antiquité tardive une vision nouvelle. Il était, dès lors, normal que l'érudition contemporaine s'intéressât au paganisme de cette époque. Ramsay Mac Mullen¹ et Robin Lane Fox² ont mis à mal un certain nombre d'idées reçues sur ce qu'était devenue la religion traditionnelle aux second et troisième siècles tandis que se répandait le christianisme. Pierre Chuvin³ a naguère décrit la lente disparition du paganisme, ou, si l'on veut, la longue survie, de 312 à 529, de ce qu'on appelait, dans les provinces orientales de l'Empire chrétien, la religion grecque, ἡ Ἑλληνικὴ θρησκεία. Comme son titre le laissait entendre, P. Chuvin, dans la première partie de son œuvre, étudiait les derniers païens dans leur succession chronologique, soulignant ainsi la diversité de leurs attitudes selon les siècles. Frank R. Trombley⁴ se penche sur la même époque, mais il procède d'une tout autre manière. Son important ouvrage, en deux volumes, met en évidence le fait que les païens d'alors non seulement ont varié avec le temps, mais présentent aussi des différences notables selon les lieux et les milieux. Les dieux que l'Orient hellénisé révérait sous des noms grecs avaient, maintes fois, pris la succession et hérité des attributions, ici de vieilles divinités anatoliennes ou arabes, là des Baals syriens ou des dieux de l'ancienne Égypte. Et les perspectives ne diffèrent pas seulement selon les substrats religieux et culturels qu'a recouverts l'hellénisme : on doit encore tenir compte des classes sociales concernées et des cadres de vie. La religion des territoires et des campagnes ne

¹ R. MAC MULLEN, *Paganism in the Roman Empire*, New Haven, 1981.

² R.L. FOX, *Pagans and Christians in the Mediterranean World from the second century A.D. to the conversion of Constantine*, Harmondsworth, 1988².

³ P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'Empire romain du règne de Constantin à celui de Justinien*, Paris, 1991².

⁴ F.R. TROMBLEY, *Hellenic Religion and Christianization c. 370-529*, Leyde, Brill, 1993-1994. 2 vol. 16, 5 x 24, 5 cm. XIV+344; XVI+430 p. (*Religions in the Graeco-Roman World*, 115/1 et 2). ISBN : 90-04-09624-8 (vol. 1); 90-04-09691-4 (vol. 2); 90-04-09692-2 (set). *Religions in the Graeco-Roman World* est le nouveau titre que porte désormais la célèbre collection EPRO, *Études préliminaires aux religions orientales dans l'Empire romain*.

se peut comparer à celle des cités, le paganisme des décurions et des élites citadines n'est point celui des paysans habitant de modestes villages. Jouent également un rôle des circonstances locales particulières. Ainsi, à Athènes, le culte d'Athéna et d'Asclépios, à Aphrodisias, le culte d'Aphrodite subsisteront jusqu'à la fin du cinquième siècle en raison du prestige des anciens temples et de la fierté que les édiles locaux tiraient de leur gloire passée. À Philae, en Haute-Égypte, le culte d'Isis résistera plus longtemps encore, en raison de la part qu'y prenaient, en vertu de conventions remontant à Dioclétien, les Blemnyes et les Nobades, nomades païens vivant en dehors des frontières de l'Empire.

En conséquence, *Hellenic Religion and Christianization c. 370-529* se présente comme une suite d'analyses distinctes. Il me paraît que ce découpage en chapitres indépendants les uns des autres est avant tout déterminé par la source unique à laquelle peut recourir l'A. ou par le genre des sources de même nature qu'il peut utiliser pour mettre en lumière les caractéristiques de la religion païenne pratiquée en tel lieu et pour préciser le moment de sa disparition. Nous pouvons, par exemple, nous représenter la situation du paganisme à Gaza vers 400 (chap. 3) grâce à la *Vie de Porphyre* de Marc le Diacre⁵. Lorsque Porphyre arrive en cette ville, il y a 280 chrétiens, femmes et enfants compris, sur une population de 50 à 60.000 habitants (19, 14-16). Marc note, avec une minutie de comptable, le nombre de conversions obtenues jusqu'en 402, mais il nous parle aussi du culte rendu à une statue d'Aphrodite (59, 1-9), de Marnas, seigneur des pluies (19, 9-10), identifié avec Ζεὺς Κρηταγενής (64, 8), des huit temples publics de la ville et des dieux qui y étaient honorés (64, 4-9), de l'εἰδωλομανία sévissant à Gaza et dans les villages avoisinants (17, 5-7; 64, 10-11). Οἱ γὰρ δαίμονες... ἐπλήρωσαν τῆς πλάνης πᾶσαν αὐτῶν (sc. τῶν Γαζαίων) τὴν πόλιν καὶ περιοικίδα (64, 12-14). C'est la *Vie d'Hypatios* de Callinicos⁶ qui permet à F.R. Trombley d'évoquer (chap. 7) la christianisation, plus tardive qu'on pourrait le croire, de certaines régions d'Asie mineure : dans la Bithynie rurale, en 443-446, on célébrait toujours le *calathos* d'Artémis (45, 2) et l'on s'abstenait de tout voyage pendant une période de cinquante jours dans la crainte d'assister à une théophanie de la déesse. La *Vie de Sévère* due à Zacharie de Mitylène⁷ nous éclaire (chap. 5) sur les efforts des *Philoponoi* en vue d'extirper des pratiques païennes encore en honneur, vers 485-500, chez les étudiants en philosophie et en rhétorique d'Alexandrie, chez les étudiants en droit de Beyrouth. *L'Histoire des moines de Syrie* (ou *Histoire Philothée*) de

⁵ MARC LE DIACRE, *Vie de Porphyre évêque de Gaza*, texte établi et trad. par H. Grégoire et M.-A. Kugener, Paris, 1930.

⁶ CALLINICOS, *Vie d'Hypatios*, texte et trad. par G.J.M. Bartelink, Paris, 1971 (*Sources chrétiennes*, 177).

⁷ ZACHARIE LE SCHOLASTIQUE, *Vie de Sévère*, éd. et trad. de M.-A. Kugener, Paris, 1903 (*Patrologia Orientalis*, 2/1).

Théodoret de Cyr⁸, écrite en 444, est mise à profit pour étudier la situation dans les villages encore païens ou à demi païens de cette province (chap. 8).

Toutes ces sources chrétiennes sont certes précieuses, notamment parce qu'elles nous apprennent que telle ou telle contrée a été christianisée à telle époque. Ce qui suppose évidemment que jusque là, elle était restée attachée à l'ancienne religion. Mais de ce paganisme, tenu pour erreur néfaste et idolomanie méprisable, les témoignages chrétiens risquent de nous donner une image fautive et tronquée. Ils ne nous fournissent, sauf exception – Marc le Diacre, on l'a vu plus haut, en est une – que bien peu de renseignements sur les sanctuaires, les cultes, les pratiques, les dieux. Et à lire Zacharie de Mitylène, l'activité de Sévère et des *Philoponoï* n'aurait guère consisté qu'à démasquer les païens et les crypto-païens qui, à Alexandrie et à Beyrouth, s'adonnaient à la magie. Il se serait agi surtout de découvrir, pour les brûler, les mauvais livres qu'ils s'efforçaient de dissimuler. Sans nier l'importance de certaines pratiques magiques à l'époque, qui croira que le paganisme se réduisait à la sorcellerie dans les milieux intellectuels de ces deux villes, foyers de *paideia* grecque ?

Outre ces sources chrétiennes, l'A., dans son second volume surtout, utilise avec bonheur les informations tirées de l'épigraphie et, dans une moindre mesure, de l'archéologie. Mais, là encore, nous dépendons évidemment de ce dont nous disposons⁹. Comme on voudrait en savoir davantage sur cette triade divine – Σεμίω καὶ Συμβετόλω καὶ Λέοντι θεοῖς πατρώοις – à laquelle, dans l'Antiochène, un pressoir à olives a été dédié au quatrième siècle ! Nous sommes parfois invités à nous reporter à des inscriptions plus anciennes. Dans un district de Syrie où, en 80-120 ap. J.-C., un temple avait été élevé Διὶ Μαδβάχῳ (un « Baal de l'Autel ») καὶ Σελμάνει πατρώοις θεοῖς, on peut supposer que c'est à ces dieux ancestraux que les gens du cru sont restés fidèles jusqu'à ce qu'apparaissent des signes de conversion à la foi nouvelle dont témoignent des mentions comme Εἰς θεός ou Χριστός νικῶ. Les *Publications of the Princeton University Archeological Expeditions to Syria in 1904-5 and 1909* (Leyde, 1919-1943) et les recueils des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (Paris, 1929-1970, 7 vol.) permettent à F.R. Trombley de nous faire suivre, village par village, le recul du paganisme et les progrès de la christianisation dans les djebels d'Antiochène et d'Apamène (chap. 10). Le cas d'Aphrodisias peut s'étudier commodément (chap. 6) à partir des inscriptions rassemblées par Charlotte Roueché, *Aphrodisias in Late Antiquity*, Londres, 1989. À travers la brièveté des formules, des épitaphes nous montrent qu'à la fin du Ve et au Vie siècles, il se trouvait encore dans cette ville des païens attachés à leurs croyances touchant la vie dans l'au-delà. Asclépiodote (mort après 490) est *sur l'Olympe parmi les constellations célestes*. Et dans une

⁸ THÉODORET DE CYR, *Histoire des moines de Syrie*, texte et trad. par P. Canivet et Alice Leroy-Molinghen, 2 vol., Paris, 1977-1979 (*Sources chrétiennes*, 234 et 257).

⁹ Cf. II, p. 20. *The final verdict awaits the full-scale publication of Aphrodisias' physical remains.*

épitaphe expressément datée du règne de Justinien, on souhaite à Euphémie, jeune morte de dix-huit ans, de rejoindre *le cœur des dieux bienheureux*¹⁰.

On voudrait évidemment disposer de témoignages païens plus abondants et plus explicites. Sauf erreur, les seuls textes païens qu'utilise F.R. Trombley¹¹ sont, pour Antioche, le discours de Libanios sur les temples, adressé, en 386, à l'empereur Théodose, et, pour Athènes, la *Vie de Proclo*s de Marinos, les fragments conservés de la *Vie d'Isidore* de Damascios et les *Vies des Sophistes* d'Eunape (chap. 4). Mais les diadoques platoniciens d'Athènes et leurs disciples sont un cas particulier. Leur théologie, conciliant tradition, Platon, Orphée et *Oracles chaldaïques*, fut, sans doute, comme le disait Martin P. Nilsson, la dernière *expression* du paganisme, *das letzte Wort des Heidentums*, mais elle ne devait guère avoir de points communs avec les croyances de l'homme de la rue.

À la différence des neuf autres chapitres, les deux premiers – ce sont aussi les plus longs – ne traitent pas d'une cité ou d'une région déterminée. Le premier examine le statut légal du sacrifice païen de 370 à 529 et, en étudiant les interdictions répétées que nous ont conservées les Codes théodosien et justinien, s'efforce de préciser sous quelles formes ce sacrifice a pu persister au moins jusqu'à la fin du cinquième siècle, une nouvelle interdiction ne se pouvant expliquer que si la pratique n'a pas été abolie par l'interdiction précédente. C'est le processus de christianisation qui fait l'objet du second chapitre. Les anciens dieux sont réduits à l'état de démons inférieurs ou malfaisants, selon la parole du psalmiste, ὅτι πάντες οἱ θεοὶ τῶν ἔθνων δαιμόνια (*Ps.* 95, 4-5). Les temples sont détruits ou transformés en églises. La classe des décurions locaux restera longtemps rebelle à la christianisation, mais sa fidélité au culte des dieux ancestraux n'était-elle pas, un peu comme chez un Maurice Barrès, attachement aux vieilles traditions plutôt que conviction proprement religieuse ? Il est, enfin, un phénomène que l'A. voudrait voir étudier sur nouveaux frais, mais avec prudence. C'est la *Ritenchristianisierung*, qui, en les plaçant sous de nouveaux patronages, prolonge la vie de certaines pratiques païennes à l'intérieur même du christianisme.

J'ai dit que l'ouvrage de F.R. Trombley se présentait comme une suite d'analyses indépendantes. On sera naturellement tenté – l'A., au demeurant,

¹⁰ À propos de ces conceptions touchant l'autre vie, je me bornerai à évoquer Platon, *Phédon*, 81a ὡς περ δὲ λέγεται κατὰ τῶν μεμνημένων, ὡς ἀληθῶς τὸν λοιπὸν χρόνον μετὰ θεῶν διάγουσα (ἡ ψυχὴ) et Thémistios, *Or.* XX (= Oraison funèbre de son père), 4, 5-6 σὲ ἐδέξατο ἱερὰ θεῶν ἀγορὰ καὶ δῆμος ἀγαθῶν δαιμόνων.

¹¹ À Nonnos de Panopolis, dont P. Chuvin utilise fréquemment les *Dionysiaques* dans sa *Chronique des derniers païens*, F.R. Trombley ne fait allusion qu'à deux reprises et, les deux fois, il s'agit de sa *Paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*. Car Nonnos, on le sait, est à la fois l'auteur d'un poème mythologique et d'une œuvre de « sophistique chrétienne ». On n'a pas fini de se demander si le Panopolitain était un païen converti sur le tard, un chrétien apostat ou *peut-être* (P. Chuvin, *op. cit.*, p. 180) un de ces chrétiens *restés attachés à l'héritage... spirituel du paganisme*. Cf. NONNOS DE PANOPOLIS, *Les Dionysiaques*, tome I, texte établi et trad. par F. Vian, Paris, 1976, p. XI-XIV.

nous y pousse par de nombreux renvois¹² – de jeter un pont entre les divers chapitres. De réunir et de comparer, par exemple, des événements plus ou moins contemporains qui se sont produits dans différentes provinces. Ce n'est certes pas par hasard que, vers la fin du quatrième siècle, une vague de menaces s'abat sur les temples : cri d'alarme poussé par Libanios à Antioche (386), destruction du Sérapeion d'Alexandrie (391), du Marneion à Gaza (402) du temple d'Alat-Athéna à Palmyre (385-388), du temple de Zeus à Apamée (circa 388). Autre moment de paroxysme : les années 481-488, lors de la révolte d'Illos et de Pamprépios. Une fois encore, les élites païennes avaient mis leurs espoirs dans un soulèvement contre le pouvoir établi dans l'attente, sinon d'une restauration du paganisme comme sous Julien, du moins d'une plus grande tolérance envers leurs pratiques et d'un rétablissement des sacrifices. Les lois « quasi-justiniennes » de Zénon (481-484) furent la réponse à ce soutien apporté à la rébellion et l'échec d'Illos, enfermé dès 484 dans les montagnes d'Isaurie, ne fit que durcir la réaction.

Il y aurait beaucoup à dire encore au sujet de cet excellent ouvrage. Mais on aura compris que j'en tiens la lecture non seulement pour profitable, mais pour indispensable. Il est d'autant plus regrettable que de trop nombreuses fautes d'inattention se soient glissées dans des pages d'une telle qualité¹³. On les corrigera heureusement sans peine et elles ne parviendront pas à nous faire boudier notre plaisir.

Omer BALLÉRIAUX
(Université de Liège)

¹² On regrettera que ces renvois indiquent seulement la section et non point la page.

¹³ Citons, mais ce ne sont qu'exemples pris au hasard, les orthographes anglaises dans des titres français (l'Egypt, l'Asia mineure, l'epoch...) et les noms d'auteurs estropiés dans la bibliographie : Presigke pour Preisigke, Ste. Croixe pour de Ste Croix, ... On se gardera de chercher, comme on nous y invite (II, p. 102, n. 133), W.M. CALDER, *Corpus Inscripttonum Neo-Pbrygiarum* dans le *Journal of Roman Studtes* : ces inscriptions sont publiées, comme l'indique d'ailleurs correctement la bibliographie, dans le *Journal of Hellenic Studtes* de 1911.